

Le pardon et les rites

Qu'est-ce que le rite ?

Dans son livre *Le petit prince*, Antoine de Saint-Exupéry raconte la rencontre entre le petit prince et le renard :

Le lendemain revint le petit prince.

- Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heureux. À quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai ; je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites.
- Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.
- C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances¹.

Le dictionnaire *Larousse* définit le rite comme

« Un ensemble de règles fixant le déroulement d'un cérémonial, une action accomplie conformément à ces règles ».

Et par extension, le rite désigne une

« Manière d'agir propre à quelqu'un ou à un groupe social et revêtant un caractère invariable »².

Le rite permet de faire avec le sacré, l'invisible ou l'expérience de l'inquiétant.

Certaines personnes ou certains groupes ont besoin de rites pour interpréter leurs expériences, ou pour se rassurer, comme l'enfant qui attend que sa mère lui donne son ours en peluche pour pouvoir s'endormir.

Comment définir le pardon ?

L'histoire de la pensée offre plusieurs définitions du pardon.

En explorant ici une articulation entre le pardon et les rites, je me réfère à la définition proposée par Hannah Arendt, et que Paul Ricœur résume en disant que

¹ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Paris, Seuil, ch.XXI.

² *Dictionnaire Petit Larousse*, 2019.

« Le pardon délie ce qui est lié », et que « la promesse enchaîne ce qui est incertain »³.

Pour lui,

« C'est dans notre capacité à maîtriser le cours du temps que paraît pouvoir être puisé le courage de demander pardon »⁴, en nous déliant notamment de l'irréversibilité de nos actes.

En commentant Luc ch.17, v.1-5 (« Si sept fois le jour il t'offense... »), Hannah Arendt dit :

« Il faut que l'on pardonne, que l'on laisse aller, pour que la vie puisse continuer en déliant constamment les hommes de ce qu'ils ont fait à leur insu⁵. »

Face à l'irréversibilité du temps,

« Le pardon est la seule réaction qui ne se borne pas à réagir mais qui agisse de façon nouvelle et inattendue, non conditionnée par l'acte qui l'a provoquée et qui par conséquent libère des conséquences de l'acte à la fois celui qui pardonne et celui qui est pardonné⁶. »

La vengeance enferme les humains dans sa spirale, en laissant la réaction en chaîne suivre son libre cours. Le pardon, au contraire, fait le deuil du passé et espère un recommencement :

C'est seulement en se déliant ainsi mutuellement de ce qu'ils font que les hommes peuvent rester de libres agents ; c'est parce qu'ils sont toujours disposés à changer d'avis et à prendre un nouveau départ que l'on peut leur confier ce grand pouvoir qui est le leur de commencer du neuf, d'innover⁷.

Je définis le pardon comme une action qui donne à l'interlocuteur la possibilité de ne pas être réduit à ses fautes, et lui offre l'occasion de repartir sur de nouvelles bases.

Comment articuler le pardon et le rite ?

Je me réfère au Réformateur zurichois Huldrych Zwingli, pour qui,

« S'ils (les sacrements) ne peuvent pas produire la grâce, ils nous associent pourtant de façon visible à l'église en laquelle nous avons été reçus auparavant de façon invisible »⁸.

Le rite exprime et rend visible une transformation intérieure invisible.

³ Paul RICŒUR, préface à Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Seuil, 1983, p. 31.

⁴ Paul RICŒUR, « Le pardon difficile », dans *MHO* p. 630.

⁵ Hannah Arendt, *op. cit.*, p.306. Elle parle du manquement, et non du crime ou de la volonté du mal qui « ne jouent absolument aucun rôle sur terre », et qui seront jugés directement par Dieu.

⁶ *Ibidem*, p. 306.

⁷ *Ibidem*, p. 306.

⁸ Huldrych ZWINGLI, « Présentation de la foi », dans *La foi réformée*, Paris, Les Bergers et les Mages, 2000, p. 33.

La plupart des rites permettent à une personne ou un groupe de ritualiser un commencement ou un recommencement. Ils assurent la continuité de l'identité dans le temps, malgré le changement. Pour cela, je pense que le rite sert ou s'accompagne de récits pour permettre à chacun de se raconter, comme le dit Paul Ricœur :

« Individu et communauté se constituent dans leur identité en recevant tels récits qui deviennent pour l'un comme pour l'autre leur histoire effective⁹. »

Parmi les rites, Arnold Van Gennep accorde une importance particulière aux rites de passage « d'une situation à une autre »¹⁰. La communauté peut, par exemple, se sentir souillée par des actes commis ou subis par ses membres. Elle a alors besoin de pardon, d'être déliée de ses actes, pour se purifier. Dans ce cas, le groupe recourt au rite de passage. Il s'agit de gestes intégrateurs¹¹, qui signifient en profondeur un nouveau départ, sur de nouvelles bases. Le rite de passage comporte généralement trois étapes : la séparation (ou crise), la mise en marge (ou gestation symbolique) et la réintégration (ou renaissance). Le rite de passage diffère du rite initiatique qui marque l'incorporation initiale d'un individu dans le groupe.

Comment se vit un rite de passage ?

Lorsqu'un groupe vit une fin et un recommencement, en passant d'une situation à une autre, il peut utiliser des rituels.

Individuellement, au quotidien, nous avons besoin des rites d'interaction dont parle Erving Goffman¹², et de rituels qui marquent le temps. C'est le cas des vœux de nouvel an, par exemple. Certains de ces rites permettent de recommencer à neuf, pour dire que ce qui est ancien est passé, et que ce qui est nouveau peut advenir.

Le bain royal servait chez le peuple Merina de rite pour bénir la nouvelle année. La reine et le peuple sont purifiés des fautes de l'année passée. L'eau du bain venait d'un lac où les viscères des ancêtres royaux étaient inhumés, pour que la vie héritée d'eux se poursuive durant la nouvelle année, pour la cohésion sociale.

Le Fafy restaurateur

Certains rites de passage offrent la possibilité à une ou des personnes fautives, d'être déliées de leurs actes, pour leur permettre ainsi qu'au groupe de repartir sur de nouvelles bases. Ce genre de rite n'implique pas forcément de pardon interpersonnel.

⁹ Cf. Paul RICŒUR, *Temps et récit 3. Le temps se raconte*, Paris, Seuil, 1985, p. 444.

¹⁰ Arnold Van GENNEP, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1981, p. 13. Il distingue trois étapes :

¹¹ André Beauregard distingue le rite répétitif (ou répétiteur) et le rite intégrateur. Le rite répétiteur célèbre le chaos d'une « mondialisation de l'individualité », tandis que le rite intégrateur conteste le chaos subi par l'individu en promouvant la cohésion sociale (cf. « Du récit répété au récit intégré », dans *Rites et ritualités*, Paris, Cerf, 2000, p. 389.

¹² Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

C'est le cas du *Fafy*, pratiqué chez le peuple Tanala dans le Sud-Est de Madagascar. Lorsqu'un rapport sexuel interdit a été consommé entre deux parents tabous, dont la parenté est très proche, le village se réunit, debout, dans la cour ancestrale, pour un rite restauratif de la parenté coupée. On tue un zébu (offert par le transgresseur), on lui ouvre le ventre et on le vide. On y cache complètement la femme fautive. Le maître de cérémonie frappe alors trois fois le zébu avec une feuille de *ravinala*, en priant : « **Créateur, tu as créé les humains ; s'ils s'égarèrent, tu les relèves.** » La femme sort du zébu et court vers le fleuve, poursuivie par les jeunes du village qui l'aspergent des déchets de la panse du zébu. La femme est ensuite immergée trois fois dans l'eau par ses compagnes, y laisse ses habits et en sort. Une de ses parentes lui tend des vêtements propres. Elle est déliée de ses fautes, et le lien de parenté initial entre elle et son partenaire est rétabli : ils ne forment plus un couple. Le *Fafy* restauratif permet aux deux transgresseurs, et à la communauté, de repartir vers un avenir ouvert. La cohésion sociale est réparée et le groupe peut fêter la restauration en partageant le repas avec le zébu restaurateur.

Le rite cultuel protestant

Au début du rite cultuel protestant, paradoxalement, les participants se savent accueillis au préalable par un pardon divin, voilà pourquoi ils trouvent ensuite le courage de se reconnaître pécheurs devant Dieu. Ensuite, les lectures bibliques et la prédication leur rappellent comment ce pardon divin est offert. Ainsi, ils peuvent partager le repas du Christ, signifiant qu'ensemble ils forment son corps. Et enfin, ils sont renvoyés dans le monde pour partager la paix reçue.

Paul Ricœur comprend le pardon divin comme un paradoxe¹³. Le pardon divin « **demeure** », tandis que la repentance humaine s'inscrit chaque fois dans le temps chronologique. Le pardon divin est gratuit et éternel. Pourtant, on ne le ressent que lorsqu'on se reconnaît pécheur. Il vient d'en haut, mais nous ne le rendons tangible qu'en l'échangeant entre nous.

Se reconnaître pécheur et décider de pardonner sont bien des actes individuels, des décisions personnelles, qui résultent de la liberté responsable reçue par grâce. Mais seuls ces actes rendent visible le vivre-ensemble qui découle de cette grâce.

Les trois temps du rite de passage peuvent être repérés dans le rite cultuel protestant. Le temps de séparation se situe dans la première partie du culte. La gestation symbolique peut se vivre par le retour sur soi dans la rencontre du Christ Parole de Dieu proclamée. La réintégration est symbolisée par le repas communautaire célébré au cours de la Cène et le renvoi final dans le monde.

¹³ Paul RICŒUR, « Le pardon difficile », dans *MHO*, Paris, Seuil, 2000, p. 639.

Pas de fête sans pardon, pas de pardon sans fête

Il résulte de ce qui vient d'être dit que le pardon et le rite de passage sont deux réalités liées.

Une fête rituelle n'est pas possible pour un groupe souillé. Il lui faut le pardon qui délie l'agent de ses actes, et qui délivre le groupe de sa souillure, pour lui permettre de repartir sur de nouvelles bases. Selon Ricœur, le rite extériorise une transformation intérieure, un désir renouvelé de vivre ensemble. Par le langage religieux,

« L'homme capable est interpellé et restauré ». « Cette restauration, cette régénération, cette renaissance du soi capable, est dans un rapport étroit avec l'économie du don que je célèbre dans l'étude *Amour et justice* »¹⁴.

Et inversement, le rite peut rétablir ou renforcer la cohésion sociale (Durkheim).

Toutefois, il arrive que le groupe fasse son unité « sur le dos » d'un bouc-émissaire, mécanisme auquel René Girard attribue un rôle fondateur¹⁵. Mais n'est-ce pas là une forme de barbarie¹⁶, menant à de plus graves conflits ?

Dans une société mobile, liquide au sens de Zygmunt Baumann, l'humain doit s'inventer chaque fois. Je pense que le rite peut l'aider à mieux assumer sa condition de dépendance envers ce qui le précède, dans un retour sur soi¹⁷.

Le rite peut interpréter et rendre visible la voix de la conscience à moi adressée du fond de moi-même.

Il peut extérioriser ce qui n'est pas verbalisé au plus profond de notre intériorité, notamment l'expérience du pardon comme transformation intérieure.

Il peut même induire une telle expérience, lorsqu'il est intégré, par le biais de la catéchèse par exemple.

Et inversement, le retour sur soi aide à donner du sens à des rites séculiers¹⁸.

¹⁴ Paul RICŒUR, « Expérience et langage dans le discours religieux », dans *La religion pour penser. Écrits et conférences 5*, Paris, Seuil, 2021, p. 309.

¹⁵ Cf. René GIRARD, *Le bouc émissaire*, Paris, LGF, 1986.

¹⁶ Cf. Hannah ARENDT, *Les origines du totalitarisme – Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 2002.

¹⁷ Cf. Pierre GISEL, *Pourquoi baptiser*, Genève, Labor et Fides, p. 74. Hannah Arendt suggère le retour sur soi par la pensée pour sortir du piège de la banalité du mal et de la barbarie. « L'être humain ne doit jamais cesser de penser. C'est le seul rempart contre la barbarie. Action et parole sont les deux vecteurs de la liberté. S'il cesse de penser, chaque être humain peut agir en barbarie. » Eichmann n'est pas un criminel ; « simplement, il ne s'est jamais rendu compte de ce qu'il faisait » (*Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, 1963, p. 1295).

¹⁸ Henri BOURGEOIS, « Sortie théologique », *Recherches de Science religieuse*, 78/3, 1990, p. 588.